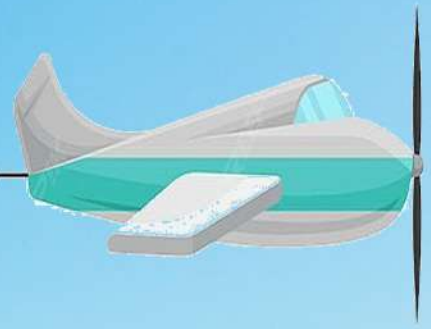


L'été à la page



La Nouvelle
Numéro 9 - septembre 2025



À la page

Pendant l'été 2025, les *Amis des Mots*, l'autre site de **La Piterne**, ont proposé un atelier d'écriture estival.

Le fonctionnement reposait sur une page dédiée qui, chaque mardi, affichait deux invites et des suggestions pour développer les sujets. Les participants avaient le droit d'adresser une nouvelle de 5 000 signes ou moins, avant le rendez-vous suivant. Une seconde possibilité leur était offerte : présenter un texte hors délai et concourir au prochain numéro de **La Nouvelle**.

L'expérience a été riche de leçons. L'atelier les *Écrits-20* qui lui a succédé a corrigé quelques erreurs de jeunesse.

Le rythme hebdomadaire était soutenu ; désormais, il est mensuel. Le choix entre deux invites a provoqué des cas de conscience chronophages ; une seule invite fédère les participants. Les suggestions étaient parfois ressenties comme des obligations, elles sont maintenant adressées à mi-parcours de la durée de rédaction. La taille intermédiaire, entre la micro-nouvelle et la nouvelle classique, semblait artificielle et contraignante ; les *Écrits-20* ont deux options à leur choix : 1 000 signes, comme les nouvelles Éclair affichées sur le site, ou 8 à 12 000 signes, mesures plus confortables pour développer une histoire complète.

Quatorze personnes se sont inscrites à l'atelier estival. Après trois semaines, le bilan montrait quatre participants penchés sur leur écriture, les autres hésitaient, attendaient, se cachaient. Les contacts pris ont permis de déterminer les motifs, le principal était le manque de disponibilité. Eh oui, écrire est souvent un souhait, mais il ne se réalise pas tout seul !

Vingt-quatre invites ont été proposées aux volontaires, avec des sujets fort différents ; le site *Amis des Mots* présente les florilèges hebdomadaires, introduits par les thèmes soumis à la créativité des auteurs. Libre à chacun de s'en inspirer pour des entraînements confidentiels ou partagés.

La cerise sur le gâteau est la publication des meilleures nouvelles dans le numéro d'automne de **La Nouvelle**. Il fédère les efforts et les talents des écrivains de l'été. Pendant que vous étiez à la page, ils se sont confrontés à la page ! Jeu de mots facile qui constitue le maigre laurier de leurs efforts.

La Piterne a été heureuse de les accompagner ; a contrario, leurs éloges nous encourageaient à persévérer. La plupart des auteurs estivaux ont rejoint les *Écrits-20*, garantie pour l'association d'auteurs actifs et d'acteur volontaires.

Jean-Patrick Beaufreton

Sommaire

La porte secrète.....	3
La flânerie.....	4
L'âge de raison.....	4
La Porte aux Promesses.....	5
Tes yeux.....	7
La mallette orange.....	7
La revanche.....	8
La bonne décision.....	9
Fulgurant revers.....	10
Le chemin de Bob.....	11
Notification de vie.....	12
À la soupe !.....	13
Permis d'avoir des enfants.....	14
L'îlot.....	15
Septante.....	16
Une heure avec Einstein.....	17
Migration estivale.....	18
Une chance.....	18

Publication de l'Association *La Piterne*
Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
Illustrations : Pixabay.com et IA Raphaël
ISSN : 2969-5988

Toujours une idée d'avance



L'association **La Piterne**, qui porte **La Nouvelle**, conduit d'autres activités. Le président anime un atelier d'écriture dans sa commune. Depuis le printemps, ce groupe a pris le nom d'*Amis des Mots* et le site, qui en est

l'écho, a connu un développement surprenant.

Les activités menées par les amateurs du cru ponctuent les pages du site. Les *Bill'hebdomadaires* de Jean-Patrick suivent la pratique des auteurs du XIXe siècle et leurs nouvelles hebdomadaires. De juin à août, le site a accueilli l'atelier estival ; il en héberge les florilèges... au moins jusqu'à l'été prochain ! En août, il a reçu les œuvres produites dans une autre initiative : les ateliers de l'Aliermont, du nom du secteur géographique où est implanté l'atelier.

Depuis le 1^{er} septembre, il est le rendez-vous du nouvel atelier : les *Écrits-20*.

Déjà l'équipe regarde vers 2026, la tête tournée vers les touristes... affaire à suivre !

La porte secrète

Nathan et Emma sortaient à peine de l'adolescence et leurs sentiments étaient d'autant plus forts que c'était, pour l'un et l'autre, la première fois qu'ils rencontraient l'amour. Ce qu'ils appelaient le Véritable amour.

Les deux belles pousses épanouies se complétaient harmonieusement, Nathan était brun et discret, Emma blonde et souriante. Tous deux faisaient des études de sciences et vie de la Terre. Ils se quittaient rarement et aimaient se promener au confluent de la Garonne et de l'Arize où se trouve Carbonne, la petite ville où ils vivaient.

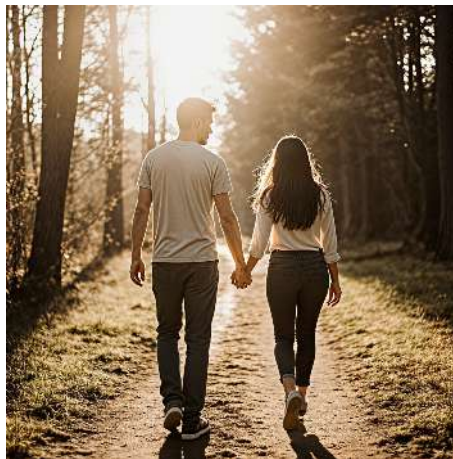
La fraîcheur du sous-bois en été, l'odeur d'humus de la terre, le chant du courant vif de la rivière, tout ceci faisait du lieu peu fréquenté un sanctuaire de la nature. Ils aimaient faire d'une minuscule plage de cailloux et de sable, leur lit secret et, à la belle saison, s'y endormir quand le soleil était trop vif pour se balader ou se baigner.

Tous deux étaient intéressés par la réserve naturelle qui s'étendait jusqu'aux coteaux environnants, et particulièrement par les multiples espèces d'oiseaux. Ils prenaient du temps pour les observer et les photographier. Ils pouvaient admirer au bord de l'eau où poussent les joncs, les saules et les peupliers, le martin-pêcheur au ventre orangé et au dos bleu sarcelle, attrapant un poisson aussi gros que lui, ou encore le grand cormoran étendant ses ailes noires au soleil.

En s'écartant du rivage, la végétation devenait plus dense, constituée d'acacias, de buissons de prunelliers et d'églaïniers. L'orchestre des pinsons, des fauvettes à tête noire, des mésanges et des loriots, se mêlait aux coassements des grenouilles et des crapauds. Il n'était pas aisé de se frayer un chemin entre les espèces végétales, poussant très près les unes des autres, car la zone naturelle n'était pas éclaircie par la main de l'homme.

Ce jour-là, des pêcheurs et des baigneurs vinrent déranger le calme habituel de la petite plage. Le couple décida de longer la rivière en quête d'un endroit plus tranquille. Il n'était pas facile de se déplacer, car les plantes poussaient tout au bord de l'eau ; ils passaient de caillou en caillou et de roche en roche, en prenant garde au un faux-pas. Ils continuèrent leur progression difficile, moite dans la chaleur de l'été, sans entrevoir la possibilité de se glisser dans un espace plus hospitalier.

Soudain, une ouverture sur le côté, un dégagement et, au sol, un minuscule sentier de terre battue, la preuve selon eux que des animaux l'empruntaient pour aller boire.



— Peut-être un renard, dit Nathan.

— Un chevreuil, fit Emma.

Ou encore un ragondin, ils en avaient vu souvent en bord de Garonne.

Ils prennent le sentier, l'un derrière l'autre, Nathan écarte d'un bâton quelques ronces et élargit le passage lorsqu'il est trop étroit. Emma marche derrière lui et accepte que son valeureux compagnon lui ouvre le chemin. Elle songe que l'attitude protectrice de son ami est un comportement genré qui a surgi comme un réflexe en plein cœur de la nature.

Il fait chaud, leurs mollets sont égratignés, quelques insectes les piquent et à force de cheminer, ils ne savent plus exactement où ils se trouvent.

Le sentier s'élargit un peu et ils distinguent, à une cinquantaine de mètres, encadrée par la végétation, une surface lisse qui semble en bois. Ils s'arrêtent, ne sachant pas s'ils doivent continuer.

— Mais qu'est-ce que c'est ? s'étonne Nathan.

— On dirait un mur.

— En plein bois ! Pas possible !

— On dirait plutôt une porte, plus petite et un peu plus large que la moyenne.

— On est peut-être dans une propriété privée. Si on retournait sur nos pas, propose Nathan avec prudence.

Emma, plus curieuse, préfère s'avancer, car elle meurt d'envie d'éclaircir le mystère. Ils se donnent la main et progressent lentement comme s'ils se trouvaient en terrain

miné. À seulement quelques mètres de ce qui se confirme être une porte, ils s'arrêtent encore. Un aboiement féroce se fait entendre et ils distinguent à présent des murs de part et d'autre, si recouverts de vigne vierge qu'au premier abord on ne les voit pas.

Leur cœur cogne, l'un contre l'autre, ils sont attentifs à ne faire aucun bruit. Comme ils n'entendent plus rien, ils s'embrassent pour se réconforter en chuchotant :

— Quelle aventure !

— Quelle frousse !

Ils rient nerveusement. Une voix leur parvient :

— T'as pas entendu quelque chose ?

— Non, rien, tu peux venir, on doit partir livrer.

Plus tard, un bruit de moto qui démarre et le silence à nouveau.

Les amoureux reviennent sur leurs pas et empruntent un autre sentier dégagé qui mène peut-être plus aisément à la rivière. Après quelques minutes de marche, ils s'exclament, car après les bosquets d'églaïniers, ils dé-

bouchent sur une plantation de chanvre indien en fleurs dont l'odeur fruitée se diffuse dans la chaude après-midi d'été.

Nathan, affolé par cette découverte, s'apprête immédiatement à rebrousser chemin, alors qu'Emma, de nature bien plus aventureuse, meurt d'envie de goûter à l'herbe magique.

Ici même eut lieu leur première dispute.

Joëlle Caujolle

La flânerie

— Allez Sophie, concentre-toi un peu. Choisis les chaussures qui te plaisent et après, on pourra rentrer à la maison.

La petite fille est épuisée. Tout autant que la mère. La famille rentrait de la plage lorsque la fillette de cinq ans a trébuché. La sangle de la petite chaussure estivale s'est malencontreusement brisée et voilà que tout le monde a dû faire un détour par les commerces pour racheter une paire. Les parents de Sophie discutent dans un coin, en regardant le prix des chaussures.



Sophie, elle, est intéressée par des jouets de plage qu'elle voit au bord du petit magasin. Elle s'éloigne de quelques pas et admire les articles en plastique coloré.

Elle longe le magasin et ne se rend pas compte qu'elle est emportée par le flux des passants autour d'elle. Ainsi, elle s'éloigne de ses parents

et de sa sœur qui n'ont rien remarqué. La petite fille ne panique pas. Elle suit juste le mouvement. Elle se sent toute petite entre les jambes des grandes personnes. Elle leur arrive seulement aux genoux. Elle se fait parfois bousculer, mais personne ne lui demande ce qu'elle fait là, toute seule.

Sophie est attirée par des parfums entêtants. Elle tombe sur des étals de savons artisanaux. Ses yeux brillent devant toutes ces couleurs et ces senteurs. Elle attrape un savon dans ses petites mains d'enfant et le porte à son nez. Elle hume fort le petit cube coloré.

— Il sent bon comme Maman, pense-t-elle.

Elle tourne la tête pour le montrer à sa mère, mais elle réalise qu'elle est seule. Seule, dans cette rue, au milieu de tous ces inconnus. Le savon lui échappe des mains. Il se brise en mille morceaux à ses pieds. La petite fille a du mal à respirer. Elle est perdue, plus jamais elle ne verra sa Maman ni son Papa. Ses pensées divaguent. Peut-être qu'elle ira à l'orphelinat et d'autres parents viendront la

chercher. C'en est trop pour elle. Elle éclate en sanglots et se met à courir dans une direction au hasard. Elle ne sait pas par où elle est venue.

Les gens la regardent. Mais personne ne lui demande pourquoi elle pleure, toute seule, dans la rue. Sa vue est brouillée par les larmes. De la morve lui coule des deux narines. Elle appelle ses parents, en vain. Sophie est éfrayée. Peut-être restera-t-elle des heures dans la rue avant que ses parents ne la retrouvent. Elle a peur de devoir dormir dehors.

Tout à coup, une main puissante saisit son petit bras frêle. Sophie crie de panique.

Malgré son âge, elle sait qu'elle ne doit pas parler aux inconnus. Ils pourraient l'enlever et lui faire du mal. Elle relève la tête, prête à hurler encore plus fort, mais elle retient son cri. Au milieu des larmes, elle aperçoit le visage de son père. Elle se remet à pleurer de plus belle, mais de soulagement cette fois. Son père la prend dans ses bras et la serre fort contre lui. Il a eu la peur de sa vie, lui aussi. Il a imaginé les pires scénarios pendant ces dix minutes interminables. Mais il a retrouvé sa fille, elle est là, devant lui, saine et sauve.

— Allez viens, on va retrouver Maman et ta sœur.



Sophie est heureuse d'avoir son père à ses côtés. C'est vraiment son héros. Ils font maintenant le chemin du retour, ensemble, main dans la main.

Raimon

L'âge de raison

Un matin de Pâques, le ciel bleu se piquette de légers nuages, douces meringues blanches ; un imperceptible souffle porte les odeurs du printemps à votre nez frémissant et fait ressurgir les images d'une enfance gourmande et malicieuse.

Pierre, accoudé à la fenêtre de la vieille maison familiale, se revoit agenouillé sur la pelouse, humant le parfum de l'herbe fraîchement coupée, comme un lapereau excité découvrant le monde.

Indifférent aux taches vertes qu'il récolte sur son bermu-

da beige, le jeune enfant avance méthodiquement, à quatre pattes, le long des plantations justes écloses. Jacinthes, jonquilles et pensées, disposées artistiquement par son grand-père, ponctuent le jardin de leurs notes colorées. Il se livre ici à une quête quasi existentielle : le vrai mystère de Pâques réside dans la soudaine apparition de chocolats dans les plates-bandes familiales. Il n'est pas idiot, il sait que les bébés ne poussent ni dans les choux ni dans les roses, que le chocolat est fabriqué par le pâtissier de la rue Saint-Yves. Mais il lui faut bien admettre qu'un miracle très pascal fait surgir ces exquises confiseries dans des endroits incongrus.

Il a emprunté pour l'occasion le panier de fil métallique qui sert à la collecte des œufs du poulailler, et il dépose, ravi, le produit de sa pêche sur un coin de la table de la cuisine : une myriade de petits œufs multicolores, qu'il a repérés facilement au milieu des fleurs et des gravillons roses et gris du parterre de devant, puis une poulette en trichromie de chocolat blanc, au lait et noir, planquée sous les azalées, enfin une cloche aussi grosse que son ballon de foot, une merveille dont la seule vue le fait baver d'impatience.



L'odeur sucrée et cacaotée revient titiller en souvenir les papilles de l'adulte, qui s'entend demander d'une petite voix surgie du passé :

— Je peux en manger maintenant ?

Sa grand-mère, ne pouvant envisager un refus catégorique, lui concède de goûter deux petits œufs, pour le reste : on verra au dessert ! Avec d'innombrables précautions, l'enfant sort les précieux bonbons de chocolat de leur papier brillant puis, d'un geste de prestidigitateur, les fait disparaître. Seule une lichette brune au coin de ses lèvres témoigne de leur passage.

Pierre contemple la pièce, aujourd'hui vide et froide de toute occupation, quand soudain, sous ses yeux, la cuisine se réveille comme sortie d'un sortilège ; elle frémit, frisstouille, des plats en préparation en ce dimanche du lointain passé.

Il revoit sa mère occupée à ciseler du persil frais ; entre ses mains le grand couteau semble animé d'une vie trépidante, les jolies feuilles deviennent confettis, exhalant un

parfum de jus vert. Puis elle s'attaque à un petit bulbe blanc, en quelques secondes le transforme en minuscules cubes à l'arôme aillé. En l'occurrence, elle n'est qu'un commis ; la maîtresse incontestée du lieu, jouant en solo de la batterie de cuisine comme une pro, dirige avec autorité les manœuvres en cours.

La grand-mère, tel un chef d'orchestre, a disposé autour d'elle outils et ingrédients en attente du top départ de la recette. Une sauteuse, assez large et pas trop creuse, du beurre demi-sel bien sûr – on est en Bretagne – et de la crème médaillée d'or, la meilleure du magasin, enfin sel et poivre. Les deux fantassins constamment au garde à vous au droit de la cuisinière. Persil et ail, dans deux petits bols sont désormais posés à proximité. On n'attend plus que les stars de la recette que le grand-père est parti chercher dans l'arrière-cuisine.

Les murs de la salle à manger ont gardé l'empreinte fanée des jours heureux de son enfance, Pierre ferme les yeux et remonte une nouvelle fois le temps. Il a sept ans, l'âge de raison lui a-t-on dit, une occasion de monter en grade au sein de la famille. Il occupe fièrement, au bout de la table, la place face à son grand-père, qui préside. Il regarde avec intérêt l'entrée que sa mère vient de poser dans son assiette. Au cœur d'une jolie coquille blanche, trois îles nacrées nagent sur un petit lac de crème parsemé de flocons de persil. Un parfum combiné de beurre et d'ail flotte dans l'air, enrobant les coquilles marines d'une aura terrestre.

Il tâte du bout de sa fourchette l'atoll breton, l'île s'enfonçe puis refait surface, perdant au passage un petit morceau que la fourchette capte. L'enfant pose sur sa langue le précieux fragment et l'avale religieusement. Tous les regards sont tournés vers lui, interrogateurs.

— Mmm... c'est bon

Au grand sourire de Pierre, nouveau gastronome éclairé, fait écho la mine défaite de son père qui n'héritera plus de la délicieuse coquille Saint-Jacques, autrefois dédaignée par son fils ; la roue a tourné.

Élisabeth Guélaën

La Porte aux Promesses

Contebourg se niche à flanc de la colline. Une légende prétend que, quelque part au cœur de la forêt, au croisement de deux rivières souterraines, une porte sculptée, invisible à l'œil ordinaire, n'apparaît qu'à ceux dont l'amour est franc, sincère, véritable, mais incertain. Ce pouvoir étrange lui vaut le nom de *Porte aux Promesses*.

La famille de Clara est une des plus anciennes du village. Comme ses aïeux, son père tient la mairie, rien ne lui échappe dans la commune. Dans son foyer aussi, il fait

preuve d'une rigueur sans failles ; tout suit la tradition : les vêtements, les repas, les fréquentations et la pratique religieuse, qui ne tolère pas les croyances populaires.

Deux rues plus loin, Jonas est libre. Orphelin, il a été élevé par sa grand-mère, que les uns disent guérisseuse, que les autres considèrent comme une sorcière. Jonas est poète à ses heures, vagabond dans l'âme.

Vivant dans le même village et d'âges proches, Clara et Jonas se sont vus, se sont parlé avec les yeux et se retrouvent en secret. Leur relation cachée est profonde mais fragile, car Clara se reproche de transgresser les règles apprises de ses parents, les leçons du curé et les principes partagés par les villageois. Elle se demande si ses sentiments sont permis. De son côté, Jonas a tendance à éviter de grandir, il reste en retrait dès qu'une affaire devient sérieuse, trop intense ; ses propres émotions l'effraient, il a peur d'être vulnérable, peur de s'attacher. Il aime se retrouver avec Clara, mais évite toute discussion profonde, il préfère sa liberté à l'engagement.

Les deux jeunes gens se rejoignent souvent dans une clairière où la lumière tombe en cascade à travers les feuillages, un lieu qu'ils croient secret et qu'ils ont surnommé *le Cœur Vert*.

Un soir, le temps est à l'orage, Clara et Jonas se disputent sur leur avenir :

— Tu crois qu'on peut continuer comme ça longtemps, demande-t-elle, à nous cacher, à mentir, à faire comme si rien n'existait autour de nous ?

Jonas fait mine de ne pas entendre, il ramasse un caillou et le lance distraitement :

— Je croyais que c'était ce que tu voulais... qu'on ait notre endroit, loin de tout.

— Loin de tout... mais pas de moi. Moi, j'ai besoin de savoir s'il y a un « nous », plus loin. Pas juste maintenant.

Jonas hausse les épaules, il n'aime pas ces idées, qu'il juge trop intellectuelles :

— Pourquoi toujours parler de plus tard ? C'est là que tout se gâte, non ? Regarde-nous maintenant. C'est beau, c'est vivant.

— Parce que je suis pas faite pour vivre en pointillés, Jonas. Parce que mes parents veulent que je parte en études. Et toi, tu dis jamais rien de concret. Tu veux quoi, exactement ?

Le garçon bougonne, il n'a jamais su ce qu'il désire au fond. Il refuse de s'obliger, il tient à sa liberté. Clara explose, elle veut absolument qu'il se décide : ou l'aimer avec sincérité, envers et contre tout, ou la laisser tomber, sur-le-champ.

— J'ai peur de me perdre, larmoie-t-elle. Et toi, tu as peur de t'attacher.

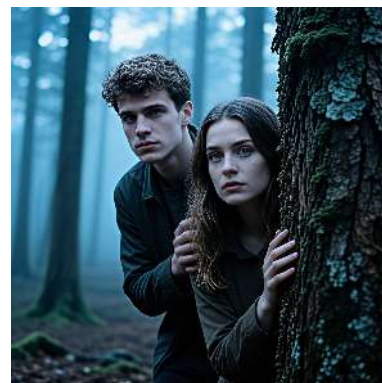
Une rafale de vent soulève les feuilles. Un éclair traverse le ciel.

— Alors dis-moi, supplie-t-elle. Est-ce qu'on en vaut la

peine ? Ou est-ce qu'on est juste... une parenthèse ?

Jonas ne répond pas tout de suite, perdu dans ses rêves vacillants.

Entre deux troncs, une forme apparaît lentement... une étrange porte se dessine entre les arbres tordus. Toute de bois nouveaux, couverte de symboles indistincts, elle semble à la fois ancienne et vivante. L'âme du poète la trouve attrayante, la sagesse de Clara s'en méfie.



Attiré par l'utopie, Jonas prend la jeune fille par la main et l'attire :

— La Porte aux Promesses, affirme-t-il.

Ensemble, ils découvrent et franchissent le lieu incroyable, chanté depuis des siècles par les anciens du village.

De l'autre côté, ils se retrouvent au même endroit. Ils en reconnaissent les contours, mais le lieu est désormais baigné d'une lumière étrange, comme si le temps hésitait.

Les deux amoureux incertains assistent à des scènes où ils se reconnaissent : Clara suit un sentier avec un enfant qu'elle élève seule. Toujours complices, Clara et Jonas sont assis à une table et ils vieillissent ensemble. Jonas, dans la force de l'âge, quitte la pièce sans un mot et Clara pleure en silence. Une autre vision montre un amour serein et des chagrins apaisés.

Les deux s'interrogent du regard :

— C'est nous ?

— J'ai l'impression !

Clara tente de donner du sens aux apparitions, tandis que Jonas leur cherche un message tendre.

— Je crois que j'ai compris...

Le ton de la jeune fille prend celui d'une maîtresse :

— Les promesses prennent l'allure qu'on leur donne. Si on doute trop, l'avenir s'obscurcit. Si on s'ouvre l'un à l'autre, les images brillent de clarté.

Jonas ne sait quoi répondre ; ses idées mièvres ne sauraient lutter contre l'invitation du destin et la volonté de Clara. Il tend la main sans rien dire. La porte disparaît. L'avenir leur appartient.

Aubin Féret



Tes yeux

Ce matin, nous avons rendez-vous. Nous serons ensemble pour quelques heures. Je m'en réjouis, tant mon amour pour toi est grand, même si nos rencontres sont peu fréquentes. Je m'habille en vitesse, puis quitte mon domicile pour te rejoindre. Sur la route qui me mène à toi, j'écoute ces vieilles mélodies qui me parlent d'une époque où tu n'étais pas encore entrée dans ma vie.

Une fois arrivée chez toi, je pénètre dans ta maison et me dirige vers la pièce où tu passes l'essentiel de tes journées.

Tu sembles ne pas remarquer ma présence. Tu ne me regardes pas quand je m'avance vers toi.

Mes mains sont froides et j'ai peur de caresser les tiennes. Je m'approche pour déposer un baiser sur ton front. Un par un, mes désirs s'acheminent vers toi. J'espère tellement quitter la lisière de ton retranchement.

Tu ne me regardes pas. Tu lèves les yeux au ciel, puis plonges ton regard sur tes mains que tu agites en cadence. Je tente d'attirer ton attention pour t'arracher un sourire.

Je choisis dans tes morceaux de musique préférés, celui qui t'apaise quand l'un ou l'autre orage gronde sous tes paupières. Avec mon amour pour toi, en bandoulière, je m'assieds à tes côtés. Je voudrais tant te connaître. Affleurer à la surface de ta réclusion Franchir la frontière de ton monde et faire barrage à tes fragilités.

Tu ne me regardes toujours pas. Tes longs cils habitent tes yeux d'un soupçon d'indolence.



Oserais-je provoquer tes émotions. ? Nul ne sait si ton univers flotte dans le brouillard. Comment t'y rejoindre ? Je me sens comme amputée par tes absences qui agissent sur moi, à l'instar de ces membres devenus fantômes après mutilation.

Tu émetts deux, trois sons éraillés sans signification.

J'aimerais qu'ils disent tes secrets. Me laisserais-tu partager tes aspirations ?

Soudain, tes yeux s'arrêtent sur mon visage. La puissance de ton regard m'hypnotise. J'aime croire qu'il détecte ma détresse. Nous nous regardons un long moment. Le temps d'abolir la distance entre nous.

Au loin, une musique rythmée impose sa présence. Deux, trois notes aiguës te sortent un instant de ta cruelle claustration. Tu ébauches un sourire, quittes notre échange visuel et reprends le ballet de tes longs doigts, autour de tes lèvres, dans l'unique chorégraphie qui t'est accessible.

J'aimerais tant approcher ton monde. Pourrais-je un jour apprivoiser mon deuil face à ce qui ne viendra jamais.

Ton papa vient d'arriver. Pendant que je rejoins ta sœur, une autre de mes petites filles, il s'installe face à toi et à l'aide d'une seringue, distille ton repas dans la sonde qui te nourrit, jour après jour, depuis ta naissance.

Michèle Peyrat

La mallette orange

Lorsque le train a ralenti en approchant de la gare Mata-biau, je me suis levée pour me rapprocher de la porte de sortie. Je pensais avoir gardé ma mallette orange au-dessus de mon siège, mais je l'ai aperçue dans le range-bagage en bout du wagon, à moitié écrasée sous une énorme valise noire.

Je l'ai délivrée avec difficulté. Le train à peine arrêté, je suis descendue et j'ai pressé le pas pour arriver dans le hall de la gare, avant que la foule des voyageurs ne l'envahisse. La valisette n'avait pas souffert d'avoir été écrasée, mais m'a semblé plus lourde qu'à l'aller, j'ai pensé que la fatigue faussait mes sensations.

Dans le métro, j'ai appelé mon ami pour qu'il me récupère sur le parking de la station Basso Cambo, occitan qui peut se traduire en français par « jambe courte » mais également « les champs bas ».

Au terminus du métro, mon ami a pris la mallette pour la ranger dans la voiture en disant :

- Tu as mis quoi dedans ? Des cailloux ?
- Non, j'ai dit d'un ton badin, un lingot.

La valise a été remise dans l'entrée et la soirée a été heureuse en retrouvailles, puis nous sommes allés nous coucher. Partie pour une bonne nuit d'un sommeil, long et profond, je pouvais me permettre de récupérer aussi longtemps que nécessaire.

J'ai cherché à ouvrir ma valisette, faisant le code de la serrure, mais elle ne s'est pas ouverte. J'ai essayé de diverses façons, d'abord dans le calme puis en rageant, mais elle ne s'est toujours pas ouverte. Depuis des années que je l'utilisais sans jamais changer le code, la serrure avait

fonctionné. Mon ami est arrivé et a essayé à son tour, sans avoir omis d'articuler bien distinctement en alignant les quatre chiffres : « Sésame, ouvre-toi », mais ça n'a pas marché.

Nous avons cassé la serrure avec une grosse pince et la mallette éventrée bâillait à présent sur son contenu.

— Ce n'est pas ma valise ! j'ai murmuré, en découvrant des paquets enroulés dans du papier kraft.



— Voici ton lingot, a dit mon ami en me montrant une lourde barre de métal jaune.

J'étais pétrifiée et le laissai déballer les paquets. Il alignait les trésors tout en commentant chaque trouvaille :

— Des billets de 200 € et 500 € pour visiter Dubaï et donner aux Restos du cœur, et là, les bijoux de la couronne : pendants d'oreille en or et tour de cou en vermeil, 24 carats.

J'ai crié :

— Vite, appelons le commissariat ! Je veux retrouver ma valise !

J'étais triste d'avoir perdu mon ordinateur et le petit cadeau que je ramenai à mon ami : un stylo à intelligence artificielle corrigeant l'orthographe. J'avais envie de pleurer.

J'ai soudain pensé aux mille tracasseries : la déclaration de perte de ma valise, la liste de tous ses objets ; au temps que j'aurais à passer avec un agent tapant la déposition d'un seul doigt, enfermée dans le commissariat surchauffé. Je suffoquais par avance en pensant aux heures perdues pour signaler la perte de la valise orange, si bien que j'ai dit :

— Ce n'est pas grave si je ne retrouve pas ma mallette, l'ordi et mes affaires. Ce n'est vraiment rien du tout ! Je garde la mallette avec le trésor, elle fera l'affaire.

Et on a éclaté de rire comme des fous !

Mon ami s'est retourné dans le lit et m'a dit :

— Pas possible, voilà que tu ries en dormant !

— Je rêvais que j'avais récupéré une autre valise que la mienne. On avait forcé sa serrure car nous n'avions pas le bon code. Le cauchemar est devenu drôle à la fin, et nous étions morts de rire.

— Oh ! Ce qui est sûr c'est que ton code 1 2 3 4 n'est pas facile à oublier, a-t-il remarqué.

— J'ai un cadeau pour toi, j'espère qu'il te plaira.

Au moment où je prononçais ces mots et m'apprêtais à aller chercher ma valise posée dans l'entrée, l'emprise tenace du rêve me fit douter de la nature du cadeau que je lui avais acheté : un lingot ? Un stylo à intelligence artificielle corrigeant l'orthographe ?

Perturbée par le rêve déstabilisant semblant plus vrai que nature, je ne savais plus.

Je me dirigeai vers la mallette « plus lourde au retour qu'à l'aller » et composai prestement le code 1 2 3 4. La serrure ne s'ouvrit pas.

— Tu as changé le code ? a demandé mon ami.

— Pas du tout !

— Essaie à nouveau.

— Ça ne marche pas ! Essaie toi-même.

Mon ami prit la mallette orange et tenta de l'ouvrir, sans avoir omis d'articuler bien distinctement en alignant les quatre chiffres : « Sésame, ouvre-toi », mais ça n'a pas marché.

Nous avons cassé la serrure avec une grosse pince et la mallette éventrée bâillait à présent sur son contenu qui ne m'appartenait pas. Elle était bourrée de petits paquets entourés de papier kraft.

Aucun trésor ne pourrait jamais compenser le sentiment terrible d'irréalité qui m'a envahie lorsqu'il m'a tendu une lourde barre de métal jaune. Je l'ai saisie, pris la mallette, et suis allée d'un pas vif jeter le tout dans la benne à ordures.

Joëlle Caujolle

La revanche



La jeune vendeuse rangeait les sachets de biscuits, lorsqu'une pensée dérangeante traversa son esprit. Elle se revit tendre la facture à Monsieur Diaz pour sa commande de vin du matin. Un large sourire s'était fendu sur le visage du vieil homme. La jeune femme avait trouvé étonnant une telle joie à l'idée de recevoir une facture. Elle s'était dit que le monsieur était simplement de très bonne humeur et voulait la partager autour de lui.

Elle prit le facturier en main et le feuilleta jusqu'à tomber sur la facture de ce client. Et, en effet, elle avait fait une sacrée bourde. Elle avait, involontairement, omis de compter un carton de bouteilles de vin. Son sang se glaça. Comment avait-elle pu faire une erreur pareille ? Elle véri-

fiait toujours à deux fois les factures qu'elle éditait. Elle repensa à sa matinée. Il est vrai qu'elle avait été très occupée. Son patron avait dû s'absenter pour rejoindre des amis au café et elle s'était retrouvée seule à tenir une boutique remplie de clients. Elle hésitait quant à la marche à suivre. Elle pouvait toujours payer de sa poche l'erreur. Mais elle aurait à déboursier une cinquantaine d'euros. Son budget serré ne lui permettait pas un tel écart. Elle n'avait plus qu'à assumer son impair devant son patron et endurer les sanctions appropriées.

La jeune femme était en colère contre elle-même. Des larmes de rage coulaient le long de ses joues. Ce travail, elle ne le faisait que pour financer ses études de psychologie pendant les vacances d'été. Sur l'annonce trouvée dans le journal, il était indiqué qu'elle travaillerait toujours en binôme, sur un service de six heures le matin ou l'après-midi. Et voilà qu'elle se retrouvait à bosser des journées entières de douze heures sans aucun collègue. Elle devait gérer la caisse, la mise en place du magasin, les commandes auprès des fournisseurs et le ménage. Elle était exténuée et avait déjà perdu cinq kilos depuis le début de l'été. Elle était payée au lance-pierre, mais son manque d'expérience dans la vie professionnelle l'empêchait de réclamer ce qui lui était dû. Elle travaillait donc gratuitement la moitié de son temps. De jour en jour, elle se mettait à détester son patron un peu plus. Il trouvait toujours une bonne excuse pour passer du bon temps loin de son magasin et la laisser avec tout le travail sur les bras.

Un client entra dans la boutique. La vendeuse se força à penser à autre chose. Pendant que la personne faisait le tour des étals, la jeune femme s'absenta dans l'arrière-boutique sécher ses larmes et se rafraîchir le visage. Elle retourna à son poste et conseilla du mieux qu'elle put le client en face d'elle. Au moment de préparer la facture, une idée lui vint soudain. Elle nota un article sur deux, omettant volontairement les plus chers. Le client fut ravi d'un tel geste.

— Nous ne faisons qu'appliquer le juste prix, lui répondit la vendeuse avec un sourire hypocrite. Je vous souhaite une excellente journée, Monsieur.

Le juste prix, tu parles. Avec son patron malhonnête, elle ne toucherait jamais un salaire digne du travail qu'elle fournissait. Alors, quitte à perdre son poste, autant faire les choses jusqu'au bout. La vendeuse termina donc sa journée de travail, offrant ce qu'elle pouvait aux clients qui se présentaient à la boutique.

À dix-neuf heures, elle rangea seule les étagères et ferma derrière elle. Elle avait laissé un mot à son patron, lui souhaitant un bon été. Pour la première fois depuis des semaines, la nouvelle-ancienne vendeuse rentrait chez elle le cœur léger. Tant pis pour la bourde, tant pis pour son salaire de misère. Elle avait décidé de ne plus se laisser faire.

Raimon

Le mois d'août était déjà bien entamé et la météo fort agréable. Pour les prochains jours, un temps sec et ensoleillé, avec maximum 25°, était annoncé. Depuis quelques années, elle s'était inscrite sur un réseau social fréquenté par un groupe d'internautes désireux de partager des loisirs similaires aux siens. Chaque mardi, deux ateliers étaient organisés pour ceux qui souhaitaient y participer. Les choix étaient variés et jusqu'ici, elle avait apprécié chaque proposition.

Cette fois, il s'agissait de parcourir une très belle région, pas très éloignée de son domicile où chaque promeneur pourrait y admirer les paysages et découvrir l'un ou l'autre manoir construit au début du vingtième siècle.

Le jour du départ, elle se leva tôt, but une tasse de thé et se mit en route. Elle emporta de quoi manger et se désaltérer, ainsi qu'un carnet dans lequel, elle prenait des notes pour écrire ses impressions et les partager ensuite avec le groupe.

Au début, la promenade l'enchantait. La région apparaissait sous la forme d'un large et haut plateau incisé par une multitude de vallées, aux versants souvent profondément encaissés.

Bientôt, un premier petit manoir aux pierres grises et aux volets en bois, délavés par les pluies, se montra, au fond d'une allée sinueuse bordée de chataîgniers. Une porte, sculptée de motifs floraux, permettait d'y pénétrer. La demeure semblait inhabitée, comme laissée à l'abandon.

Curieuse, elle s'engagea dans l'entrée, referma la porte derrière elle, puis admira les parquets, les escaliers en colimaçon, les vieilles tapisseries et les portraits d'ancêtres. Elle visita toutes les pièces de ce joli manoir, avant de vouloir sortir dans le jardin. Impossible de rouvrir la porte par laquelle elle s'était glissée dans la demeure. Malgré tous ses efforts, celle-ci resta bloquée. Elle refit le tour de la maison et constata avec effroi que le charmant manoir ne présentait pas d'autre porte.

Aucune issue possible. Désespérée, elle se sentit prise au piège. Elle prit son téléphone pour appeler le créateur de leur site de loisirs. Il aurait sûrement une solution, puisque c'était lui qui avait imaginé visiter ces vieilles demeures. Hélas, elle ne put le joindre. Elle envisagea d'autres possibilités mais toutes présentaient l'un ou l'autre inconvé-



nient. Sortir par les fenêtres était trop dangereux pour elle. À son âge, elle ne voulait pas risquer de se blesser. Faire appel à un serrurier lui coûterait cher et lui vaudrait peut-être des ennuis. Après tout, elle était entrée dans ce manoir sans autorisation.

Première fois qu'une sortie organisée par son club tournait mal. Elle ne voyait pas comment cette l'histoire allait se terminer et n'arrivait pas à trouver une chute surprenante pour sortir de ce mauvais pas. Elle pensa un moment recourir à une autre intelligence que la sienne pour résoudre le problème. Elle n'osa pas. Peur d'être exclue de l'atelier. Elle prit son carnet, nota deux trois remarques sur ce qu'elle était en train de vivre. Une attestation rédigée par son médecin s'échappa du précieux carnet. Elle indiquait la date d'un rendez-vous médical annulé la veille. Préférant aller se promener dans la nature, elle n'avait pas hésité un instant à différer une petite intervention sans gravité qu'elle devait subir. Elle se demanda si tout compte fait, elle avait pris la bonne décision. À l'hôpital, elle n'aurait pas eu à se torturer pour terminer cette histoire de manoir à une porte. Mais une fois qu'on met les pieds dans un hôpital, on peut parfois avoir de drôles de surprises !

Michèle Peyrat

Fulgurant revers

Le soleil déclinait, jetant une lumière mordorée sur les courts de tennis, à l'écart des plages grouillantes. Chloé Moreau, appareil photo en bandoulière, s'y était rendue, cherchant l'âme des lieux, loin des cartes postales. Son œil affûté de photographe documentaire traquait la vérité des gestes, des visages.

Les courts étaient vides, à l'exception d'une silhouette solitaire. Un homme, muscles bandés sous un t-shirt trempé de sueur, frappait une balle contre le mur. Chaque coup portait la marque d'une puissance brute et précise. Le revers cognait d'une élégance fulgurante. Chloé le reconnut aussitôt : Julian Delorme. L'ancien prodige du tennis français, la star déchue dont le nom avait fit la une des journaux huit mois plus tôt.

Le scandale avait éclaté, comme un coup de tonnerre. Lors d'un tournoi en Croatie, des preuves accablantes de paris truqués avaient émergé. L'enquête rapide, la suspension immédiate, puis le bannissement l'avaient écarté du circuit professionnel. Les médias s'étaient déchaînés, pré-

sentant leur ancien héros comme le visage de la tricherie, qui avait trahi la confiance des fans pour de l'argent facile.

Julian avait clamé son innocence, accusant un manager véreux de l'avoir impliqué à son insu, mais ses appels étaient restés lettre morte. Aux yeux de tous, il était coupable et avait tout perdu : sponsors, réputation de fair-play et place parmi l'élite.

Chloé se glissa derrière le grillage, pointant son téléobjectif. Les mouvements de Julian montraient une colère froide, une rage contenue, mais aussi une mélancolie palpable. Il ne jouait plus pour le plaisir, mais pour exorciser quelque chose, purger une tache invisible, collée à la peau. Chloé capturait l'effort, la tension des muscles et s'attachait sur le visage. Les traits tirés, le regard vide, puis soudain animé par une flamme d'une intensité déchirante. Elle sentait là une histoire plus profonde que celle des titres racoleurs.

Julian enchaîna les frappes. Le son de la balle claquait contre le mur, seul écho dans le silence. Chaque point était un combat contre un adversaire invisible, acharné. Après un énième revers, il se dirigea vers le banc où il s'éroula, le visage enfoui dans les mains. L'abattement l'avait vaincu, la solitude écrasante, celle d'un homme dont l'honneur avait été bafoué.

Chloé baissa son appareil. Elle ne pouvait plus rester simple observatrice. Le bruit infime de son boîtier contre le grillage suffit à briser le sortilège. Julian releva la tête, les yeux injectés de sang. Son regard la balaya, se posant sur l'appareil.

— Vous voulez quoi ? lança-t-il, la voix rauque, pleine d'amertume. Un cliché du paria ? C'est ça que vous cherchez ? Une belle image du tricheur ?

Son ton débordait d'amertume. Chloé ne broncha pas. Elle s'avança d'un pas lent, l'appareil baissé, affichant une détermination tranquille.

— Non, répondit-elle, de sa voix douce mais ferme. Je cherche une histoire dans la station. Et je crois que la vôtre est plus complexe que ce qu'on a bien voulu raconter.

Elle s'arrêta à quelques mètres de lui.

— J'ai vu la rage, oui. Mais j'ai aussi vu la pureté du geste. Et la solitude.

Julian la fixa, ses yeux sondant les siens, cherchant la moquerie, le jugement. Il ne trouva que de la sincérité. Il était habitué aux flashes agressifs, aux questions accusatrices, aux regards méprisants. Cette approche inattendue le désarçonna. Il ne répondit pas tout de suite.



Chloé ne chercha pas à combler le silence. Elle comprit qu'il digérait ses mots, sa présence. Elle fit défiler quelques-uns des clichés qu'elle venait de prendre sur l'écran de son appareil, le tournant vers lui. Il vit son propre reflet, non pas déformé par l'objectif d'un paparazzi, mais capturé dans l'intensité de son effort, dans la dignité de son combat solitaire. Un portrait brut, sans fard, qui transcendait le scandale.

Un soupir profond, presque un gémissement, s'échappa de Julian. Sa colère s'était muée en une vulnérabilité inattendue.

— Ils ont tout détruit, murmura-t-il enfin, d'une voix presque inaudible. Ma vie. Mon nom. Et le pire, c'est que personne n'a voulu entendre ma version.

Chloé le regarda droit dans les yeux.

— Peut-être qu'ils ne savaient pas comment vous écouter, dit-elle calmement. Ou peut-être que la bonne personne n'était pas là pour la raconter.

Elle fit une pause, puis ajouta, la voix empreinte d'une suggestion prudente :

— Les images peuvent raconter des vérités que les mots seuls ne parviennent pas à exprimer. Des vérités qui résonnent. Et je crois que votre histoire... elle a besoin de résonner.

Julian la regarda, une lueur fragile d'espoir mêlée à la méfiance dans ses yeux. Les mots de cette photographie inconnue contenaient une promesse, non pas de gloire retrouvée, mais d'une dignité qui lui semblait à jamais perdue. Une porte s'entrouvrait, minuscule, mais présente.

Albin Feret



Le chemin de Bob

Écoutez bien, au pays de Merlin, il faut trouver le bon chemin.

Bob vit à la lisière de la forêt, auprès des animaux et des plantes ; il cultive son potager, élève ses poules et cuisine toute la semaine des crêpes et des gâteaux, comme les faisait sa maman. Bob dévore, avec avidité et sans mesure, tout ce qui est sucré, c'est son grand défaut ; il mange tant qu'il est devenu plus grand et plus gros que tous les humains alentour. Rien ne le gêne, sauf quand il va à la ville, car à son passage, il entend de méchants commentaires :

— Attention, voici l'ogre, rentrez les enfants ! Il est tellement glouton qu'il pourrait vous manger.

Dans sa maisonnette, Bob n'a pas de miroir, il ne se soucie pas de son apparence. Le matin, il se débarbouille avec un broc d'eau, puis enfile son immense pantalon et son T-shirt XXXXXXL. Il ne fait pas attention aux taches, son vêtement porte la trace de ses recettes. Les mamans le voient passer d'un mauvais œil :

— Ne vous approchez pas et ne lui parlez pas, c'est un sauvage, il est sale et dangereux.



Bob se rend au village pour faire des courses, acquérir tout ce qu'il ne produit pas lui-même : de la farine, du beurre et du lait. Il y va avec une petite charrette, qu'il tire derrière son très grand vélo, et revient avec un lourd chargement. À chaque visite en ville, il achète des pots de caramel au beurre salé, en grande quantité, car il en met partout sur ses crêpes et ses gâteaux, parfois même il le déguste à grandes cuillerées, rien que pour le bon goût de cette friandise.

Ce jour-là, il y a eu plein de monde à l'épicerie ; il ne reste plus que deux paquets de farine, une demi-livre de beurre et trois litres de lait. Bob est très contrarié, il ne va pas pouvoir tenir longtemps avec si peu, il faudra revenir vite. Horreur, le Touriste a dévalisé la boutique, il n'y a plus un seul pot de caramel. Bob n'aime pas le Touriste qui parle fort, jette ses détritres dans la nature et piétine les fleurs ; les commerçants lui font des courbettes et après son passage, il n'y a plus rien. L'épicière vérifie la boutique, puis l'arrière-boutique, pour y chercher la précieuse marchandise, mais sans succès. Elle ne sera pas livrée avant deux semaines, en espérant que son fournisseur ne soit pas en rupture de stock !

Bob est catastrophé, il n'en a plus du tout à la maison, comment va-t-il survivre ?

L'épicière aime bien Bob, c'est un très bon client. Elle lui donne ce conseil :

— Va donc voir l'ancienne, qui habite à la sortie du village. Elle pourra peut-être t'aider.

La vieille femme sollicitée écoute Bob lui exposer son problème, griffonne sur une feuille un peu jaunie, puis la lui tend avec cette parole énigmatique : « trouve la source du caramel en suivant le chemin de ton cœur ». Sur le papier, deux ruisseaux, l'un de lait, l'autre de sucre, coulent en direction d'une maison près d'une forêt.

Bob se met en quête, il déambule dans la campagne, regarde les maisons et leurs habitants. Il remarque un grand troupeau de vaches, s'approche et découvre le nom de la ferme, la « Source de Lait ». Tout content, il se dirige vers l'étable et s'adresse à la fermière qui baratte la crème.

— Voici ma première source, dit-il, le beurre est produit avec le lait. Mais où vais-je trouver du sucre ?

Pour la première fois depuis longtemps, Bob échange avec un habitant des environs.

La paysanne l'oriente vers la maison du Pain de Sucre, en indique la direction et lui souhaite bonne route. Il remercie la femme et, sur son conseil, achète du bon beurre tout frais et un peu de crème, puis il continue sa quête.

Le Pain de Sucre est une maison étrange qui exhale un parfum suave de sucre chaud. À l'extérieur, des bonbons de toutes les couleurs forment des mosaïques. Bob s'approche, craintif, il découvre une grande cuisine où bouillonnent des chaudrons en cuivre ; une jeune fille, très grande et très ronde, tourne une longue cuillère de bois dans la préparation en cours.

— Bonjour, saurais-tu faire du caramel au beurre salé ? Je t'apporte du beurre et de la crème toute fraîche.

— Rien de plus facile, lance gaiement la jolie Léa.

Prenant une nouvelle casserole, elle entre dans une danse, verse le sucre, le fait fondre et changer de couleur, ajoute le beurre et la crème. Un délicieux parfum s'élève et parvient aux narines de Bob qui en chavire de plaisir.



— Tu es une fée ! Je ne savais pas que c'était possible, et si simple, de cuisiner cette douceur.

— J'aimerais tant connaître d'autres recettes, faire des gâteaux, des crêpes, régaler mes copains autrement qu'en bonbons.

— Échangeons nos savoirs, ce sera merveilleux, conclut Bob enthousiaste. J'habite juste de l'autre côté de la clairière, mais jamais je n'étais venu par ici.

À partir de ce jour, Bob et Léa échangèrent leurs secrets culinaires et devinrent de très grands amis. Avez-vous entendu ? Au Pays de Merlin, ils ont trouvé le bon chemin.

Élisabeth Guélaën

— Bon anniversaire Val ! scandent les invités autour de moi.

Il est bientôt minuit et ma soirée d'anniversaire bat son plein. Celle-ci s'annonce vraiment inoubliable. Cinquante ans, cinquante bougies soufflées sur cet immense gâteau.

Je lève les yeux sur la foule de proches devant moi. Ils sont tous là. Tous ceux que j'aime le plus au monde. Je vois mes trois merveilleux enfants à ma droite, mes parents juste devant moi, mon mari qui s'active à ouvrir les bouteilles de Champagne. Je grave chaque moment de cette soirée dans ma mémoire.

À cinquante ans, je devrais déjà être à la moitié de ma vie, pourtant je n'ai toujours pas reçu la notification du Centre de la vieillesse m'informant que j'ai atteint le sommet et que je suis à présent sur la pente descendante. Je pense que cela arrivera d'un jour à l'autre. Malgré les progrès de la médecine, rares sont les centenaires qui dépassent les cent-vingt ans.

Je ne sais pas si c'est une bonne chose de savoir que l'on est à mi-parcours de sa vie. Après tout, il est vrai que la mort est un concept tellement lointain. Les autres meurent, pas nous. Nous nous contentons d'assister aux enterrements et de présenter les condoléances aux familles. Nous ne nous endormons jamais en nous demandant si ce sommeil sera éternel. Les avancées dans la science ne permettent même pas de savoir si les gens ont conscience qu'ils meurent lorsque cela leur arrive.

Je me demande comment je réagirais si je recevais cette notification. Est-ce que je continuerais ma vie comme si de rien n'était ? Est-ce que je plaquerais tout, du jour au lendemain, pour réaliser mes rêves les plus fous ? Tout compte fait, maintenant que j'ai atteint le bel âge de cinquante ans, je sais que je vivrai au moins jusqu'à cent ans. Je peux traverser sereinement les années restantes sans changer mon quotidien.

Malheureusement, ce n'est pas le cas de mon mari. Il a déjà reçu sa date de fin de vie. Il ne lui reste plus qu'une vingtaine d'années dorénavant. Cela n'a pas l'air de l'angoisser. Il n'a pas eu de crise existentielle à cette annonce.

Il a quand même investi dans l'immobilier pour préparer mon avenir et celui de nos enfants. Il ne veut pas que nous nous retrouvions sans le sou lorsqu'il disparaîtra. Ainsi, il a acheté une dizaine d'appartements qu'il loue à des particuliers et qui rapportent une rente mensuelle. Ainsi, il s'est également permis d'arrêter de travailler et de se consacrer à ses loisirs. Il s'est mis au golf tardivement, mais à raison de cours quotidiens il excelle dans ce domaine. Il a aussi commencé à jouer du piano.

J'ai la sensation que les gens entreprennent réellement de vivre lorsqu'ils savent qu'ils ont atteint la moitié de leur vie. Ils se rendent compte qu'ils ne seront pas immortels et qu'il est temps pour eux de faire les choses. Cependant, j'ai aussi vu des gens se détruire en apprenant que le compte à rebours est lancé pour eux. Le fils de ma meilleure amie a reçu la nouvelle à quinze ans. Il a passé la seconde moitié de sa vie à faire les quatre cents coups, à plonger dans la drogue et l'alcool. Il disait qu'il n'avait qu'une vie et que sa mort était programmée, alors autant en profiter à fond.

Je réfléchis parfois sur la façon dont les gens vivaient quand ils n'avaient aucune idée du moment où leur trépas surviendrait. Ne pas savoir si nous sommes à la moitié de notre vie ou si la faucheuse viendra à notre porte le lendemain.



Je prends une assiette de gâteau que mon mari me tend. Je l'embrasse tendrement. Cette soirée est vraiment parfaite. Nos enfants nous rejoignent.

— Tu es contente de ta soirée Maman ? me demande Thomas, le plus jeune.

— Oui, tout est parfait. Merci d'être là, mes amours.

Nous nous prenons tous les cinq dans les bras, dans un moment suspendu dans le temps. Alors, une montre connectée vibre entre nous. Je regarde si ce n'est pas la mienne. Peut-être que quelqu'un m'appelle tardivement pour me souhaiter mon anniversaire, mais l'écran est éteint.

Dans le silence pesant autour de moi, je lève les yeux et aperçois le regard fuyant de mon mari. Il regarde au sol et cache des larmes. Je tourne la tête vers chacun de mes enfants et me rends compte que Marjorie, ma fille aînée, est livide.

— Maman, dit-elle dans un sanglot. J'ai reçu ma notification. Il ne me reste plus que vingt-sept ans, quatre mois et six jours à vivre.

Mon cœur se serre. Je survivrai à mon premier enfant. J'ai déjà assisté à la première moitié de sa vie. Nous allons maintenant construire ensemble la seconde qui commence dès à présent.

Raimon

À la soupe !

Un chaton roux se prélassait sur le lit d'une chambre d'enfant.

— Tu sais Dinah, c'est pas grave d'être punie, je me suis vraiment perdue hier. J'ai pas fait exprès d'être en retard pour le dîner. J'aurais pu ne jamais revenir, alors je veux bien rester enfermée à la maison aujourd'hui, et même tout demain, ça ne me dérange pas. Je peux te raconter, à toi, ce qui s'est passé. Comme t'es un chat, tu ne me répondras pas, mais tu me comprends, n'est-ce pas ?

La jeune chatte se met en boule et tire un bout de langue rose. Alice interprète cela comme le signe d'approbation qu'elle attendait.

— On jouait aux cartes avec Ivy dans la clairière. Il faisait très chaud et on avait oublié les éventails. On s'est assoupie toutes les deux, j'en avais marre, elle ne faisait que gagner. J'ai entendu ce lapin blanc taper de la patte contre le sol. Il regardait sa montre. Le tic-tac résonnait dans ma tête à chaque seconde écoulée. S'il était en retard, qu'il se dépêche !

Il est parti plus loin, j'ai décidé de le suivre. Je le poursuivais mais impossible de le rattraper, les lapins courent plus vite que les enfants, c'est injuste mais c'est comme ça ! Près d'un chêne, je l'ai vu se jeter dans son terrier. J'ai plongé dedans à sa suite et je suis tombée pendant très longtemps sans toucher le sol.

Pendant ma chute, j'ai pensé à ma dinette laissée sous l'arbre. J'avais fini toute mon assiette, plus facile de manger des fraises des bois et de jolis petits champignons frais que les éternelles soupes de Maman. Qui mange des soupes en plein été ? Y a vraiment que nous !

Alice gratte la tête de Dinah qui ronronne d'aise.

— J'ai enfin senti le sol, pas de douleur, j'avais le corps en entier, ouf ! Néanmoins, deux portes me bloquaient le passage, une trop grande, je ne pouvais pas atteindre la poignée et l'autre trop petite, je ne pouvais passer au travers. Pour m'adapter à leurs dimensions, j'ai dû boire différentes potions. C'est le drame de ma vie, jamais la bonne taille, trop petite pour accompagner Ivy à ses fêtes mais trop grande pour participer aux chasses au trésor de Tom. Y a pas de raison qu'il en soit autrement au pays des merveilles. Plus loin, j'ai demandé mon chemin à un chat, peut-être ton grand-père, tu sais, celui qui s'est fait écraser par une voiture. Comme lui, il était fantôme, il apparaissait quand il voulait et souriait plus qu'il ne donnait d'indications. Ses dents brillaient dans le noir, toutes alignées comme il faut, pas besoin d'orthodontiste.



Dinah regarde Alice et la fillette lui décèle un air intelligent.

La chatte saute du lit pour le rebord de la fenêtre, elle tourne le dos à la fillette, ça n'empêche pas celle-ci de poursuivre son monologue :

— Je crois que j'ai compris que je rêvais quand j'ai rencontré la chenille. Elle m'a proposé de manger des champignons, encore ! Alice reste figée la bouche ronde, elle est certaine d'avoir vu passer dans le ciel, à travers les carreaux, une hirondelle portant un petit chapeau.

Avec Ivy, on avait choisi des champignons qui font voyager l'esprit, c'est pour ça que je me retrouvais là, sans rien avoir demandé. Mon corps était certainement, en ce moment même, dans la clairière avec ma sœur. Pour en avoir le cœur net, j'ai essayé, de toutes mes forces, d'ouvrir mes fichus yeux. Il ne se passa rien de particulier, même décor autour de moi.

Je marchai sur le sentier pavé et apparut, le paysage bien rangé de chez la reine de cœur. J'allais apprendre très vite son identité et ses lubies, elle souhaiterait me couper la tête. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai cette faculté d'énerver les gens malgré moi. Je tenterai de garder cette même tête sur les épaules, ce qui s'avérera un sacré défi.

Au tribunal, je ne pouvais plus discerner la réalité de cette convaincante histoire. J'aimais bien que toutes ces créatures me parlent, tout comme j'apprécierai que parfois tu me répondes :

— Dinah, mets-toi ça dans un petit coin de ta tête de chat.

Mais j'étais lassée de ces complications et j'avais faim. Leur ton à tous devenait menaçant et voilà qu'ils revenaient à la charge avec ma taille qui de nouveau, n'était pas la bonne. Je me suis levée brusquement, je voulais qu'on m'entende.

J'allais crier que le jeu était fini que je rentrais chez moi. Hélas, je me suis pris les pieds dans les jurés mal alignés sur leur petit banc et je suis tombée, très vite cette fois. Ma tête a heurté le sol dans un gong. J'ai eu un instant d'absence puis enfin, j'ai senti ma main frotter mon crâne à l'endroit de l'impact.

Je me suis réveillée dans l'obscurité de la forêt.

La seconde d'avant il faisait jour. J'en ai déduit que j'étais revenue dans mon monde. Restait que je ne reconnaissais rien, pas facile pour le chemin du retour dans ces conditions. Je tournais en rond, repassant mille fois devant la même grosse pierre couverte d'une mousse rousse. J'allais renoncer et j'ai entendu Ivy crier mon nom. Je suis allée en direction de sa voix et quand je l'ai retrouvé, elle tapait du pied en disant :

— En retard, nous allons être, en RETARD ! Elle trépi-gnait et ses oreilles, de plus en plus longues, remuaient.

Noémie Gilsinger

librement inspiré d'*Alice au pays des Merveilles*
de Lewis Carroll

Boussenac-village, 09320, Massat
le 23 février 2065

Bien chère Charlotte,

En cette période de décroissance électronique et de rareté des sources énergétiques, ni le téléphone ni l'ordinateur individuel ne fonctionnent encore à Boussenac-village. C'est pour cette raison que je t'écris une lettre, comme au début du vingtième siècle, et j'irai avec plaisir marcher jusqu'à la boîte jaune de la poste qui retrouve au fil du temps son titre de noblesse.

Je te présente, mon amie, une demande bien délicate et te demande de la considérer sans te précipiter, pour m'en donner la réponse lorsque tu seras sûre de ton choix. Nous souhaiterions, Antoine et moi, donner une petite sœur à Pierre, en suivant le régime du docteur Claude. L'alimentation de la mère avant la grossesse, riche en calcium et magnésium, favorise la naissance d'une fille. Cette vieille méthode des années 1980 est à nouveau au goût du jour.

Notre rêve, pour le moment, n'est pas réalisable car il nous manque 7 points pour obtenir le permis du deuxième enfant. Il est très facile de les perdre car l'Organisme de Dénatalité prend prétexte de la moindre peccadille pour bloquer le permis.

Pierre, à trois ans, n'était pas tout à fait propre et la directrice d'école nous a donné une pénalité de 1 point pour *difficulté éducative à la propreté*. En moyenne section, notre petit chéri a eu des difficultés à cocher toutes les cases de la grille d'évaluation. C'est vrai qu'il est un peu rêveur mais la pénalité de 1 point est tombée pour motif de *faiblesse génétique supposée*.

Mon nouveau travail m'a fait arriver trois fois en retard pour le récupérer à l'école et bien que je sois victime des transports en commun peu fiables, j'ai cette fois perdu 1 point pour *manquement éducatif*.

Déjà notre moral était en berne, mais nous gardions l'espoir de retrouver des points par les travaux d'intérêt éducatif. Nous sommes sans espoir depuis qu'Antoine a attrapé le nouveau virus VDC 77, virus à dégénérescence cognitive, causé par des nanoparticules affectant le cerveau. 2 points ont été perdus au prétexte de *transmission génétique déconseillée*, augmenté de deux autres points de *pénalisation financière*, puisque nous sommes passés en-dessous du seuil de pouvoir d'achat préconisé pour deux enfants.



Tout ce système répressif a pour ligne de mire l'enfant unique, mais, ma chère amie, il n'entame pas notre désir d'un deuxième enfant.

Je sais que la maternité n'est pas une évidence pour toi et que tu dis parfois que tu ne veux pas d'enfant.

Tu as le droit de faire don de tes points, le Contrôle Démographique l'autorise.

Les 3 points qui nous restent et les 7 que tu pourrais nous donner permettraient la délivrance du P.A.E, le permis d'avoir des enfants. Il te resterait assez de points si le désir de devenir mère te prenait et nos enfants seraient les meilleurs amis du monde.

Il faut croire en l'avenir, je rêve tant d'avoir une fille, mais si le régime du Dr Claude ne marche pas, un garçon sera aussi le bienvenu.

Je joins le formulaire pour don de points dans le cas où tu te déciderais. Déjà je guette le vélo du facteur !

Donne de tes nouvelles, tes projets, ta santé, tes amours. Reçois toutes mes pensées fidèlement amicales et à bientôt pour nous voir tous ensemble.

Antoine t'embrasse et Pierre t'envoie son dessin.

Annette

Joëlle Caujolle

L'écriture a son mot à dire

L'îlot

— T'es pas cap', Simon !

— Chiche.

Le défi lancé par Manon, appuyé d'un regard pénétrant, m'avait contraint à l'action. Du haut de ses treize ans, Manon, notre voisine au gîte, se donnait des airs, se permettant de jouer avec nous le rôle d'une maman autoritaire.

Je venais d'avoir douze ans, comme mon cousin Sam ; chaque été nous passions ensemble deux semaines au bord de la mer. Depuis le début des vacances, nous regardions avec curiosité le château, posé sur un confetti d'île face à notre plage ; un petit paradis dont personne ne semblait se soucier. Aucune activité n'animait les lieux, pas de fenêtre ouverte, de bateau y accostant ou de serviette posée sur le croissant de sable blanc.

Le challenge consistait à approcher l'étrange manoir lors d'une marée basse de grande amplitude, moment où il était accessible à pied sec. Les conditions idéales étant justement réunies, il avait fallu se décider sans tarder. Comme toujours, j'avais emmené Sam dans mon aventure.



Nos sandales plastiques aux pieds, nous avons traversé l'estran, escaladant rochers et franchissant étendues d'algues où bruissait une faune cachée. L'heure n'était pas à la pêche, mais à l'expédition spéciale. En peu de temps, nous sommes arrivés à pied d'œuvre.

Moins intimidant de loin que de près, le manoir de granit rose projetait son donjon vers le ciel comme un bras tendu, prêt à s'abattre sur nous. Je frissonnais. Un immense escalier permettait d'accéder à la double porte d'entrée de bois sombre, les fenêtres étaient munies de volets fermés à la peinture blanche écaillée.

— On fait le tour ?

J'imaginai Manon, rivée à ses jumelles, nous voyant disparaître et tremblant de peur.

Laissant l'entrée à notre gauche, nous avons pris un chemin à travers le chaos de rochers, contournant l'édifice dont la lourde masse nous surplombait. Après quelques dizaines de mètres, Sam s'est arrêté et a pointé le doigt vers les fondations.

À demi-cachée par des broussailles, une poterne au bois noir, tannée par la mer et le temps. Pas de poignée, mais une antique serrure. Poussant sur le battant, j'ai testé sa résistance à tout hasard. Elle s'est ouverte sans difficulté, dans un glissement silencieux. J'ai fait un bond en arrière, manquant chuter. L'occasion était trop belle.

D'un commun accord, nous avons progressé avec précaution dans l'espace qui s'était ouvert. La pièce, grande comme notre cuisine, était occupée par quantité de matériel de pêche, filets, havenots, paniers, griffes et cordages divers. À peine avions-nous commencé l'exploration du lieu qu'un léger bruit nous a alertés. La porte s'était refermée et une faible lumière allumée. Sam a crié, je me suis mis à trembler.

Le battant intérieur était en inox, sans aucun système apparent, il épousait parfaitement l'ouverture, des joints assurant l'étanchéité. La luminosité a décliné jusqu'à nous laisser dans le noir complet. Aucune fenêtre, pas le moindre trou, rien qui nous permette de nous orienter. J'ai entendu Sam gémir. Mon devoir d'aîné m'a fait réagir.

Notre intention première d'approcher le château ne devait pas nous prendre longtemps. Désormais, le temps nous était compté, la mer allait remonter et l'île retrouver

son isolement. Il fallait sortir au plus vite de cette nasse.

À tâtons, j'ai fait le tour de la pièce, une très faible lueur en hauteur annonçait la trouée d'un escalier. Guidé par ses sanglots, j'ai récupéré Sam et lui ai donné le bout d'un cordage pris sur place, pour que nous restions unis, puis j'ai entrepris de gravir lentement l'escalier en colimaçon. La vis semblait sans fin, à donner le tournis ; nous montions à la verticale vers l'espoir d'une sortie, la lueur à peine plus vive à chaque tour. Sam ne pleurait plus, il se concentrait sur les marches pour ne pas glisser. Quand j'ai deviné le vasistas d'où nous provenait la clarté, j'ai soupiré.

Nous sommes sortis de cet étrange puits pour déboucher dans une vaste salle, où les meubles étaient couverts de draps, fantômes endormis. Je me suis précipité vers une fenêtre. Aidé de Sam, j'ai ouvert les vantaux avec difficulté, puis le volet plus aisément. La vive lumière du jour a inondé le salon, révélant le papier peint fané et quelques tableaux éteints. Désormais le manoir nous importait peu, seul en fuir était souhaitable.

Nous étions juste au-dessus du perron de l'entrée, quatre mètres nous séparaient d'un appui extérieur sûr. Par chance, Papy m'avait récemment appris les nœuds de marin ; j'ai arrimé le cordage au balcon. Il manquait un mètre mais peu importait, la liberté était au bout. Sam, habitué à l'escalade, est passé le premier, je l'ai suivi sans tarder. La mer montante commençait à encercler l'îlot.

Nous avons couru sans nous retourner, bondissant de rocher en rocher, traçant notre chemin dans les mares qui se remplissaient. Nous nous sommes effondrés, haletants aux pieds de Manon, vigie fidèle sur le bord du rivage. Sa pâleur disait son angoisse, le bleu de ses yeux avouait sa fierté. Nous avons gagné sa considération et le mystère du château a commencé à s'écrire ce jour-là.

Élisabeth Guélaën

Septante



Après deux semaines de drache, on annonce enfin l'arrivée du beau temps. Je décide de partir à la côte pour y passer la journée. Je prends le train pour Os-

tende et une fois sortie de la gare, je suis ravie de retrouver les incontournables de la mer du Nord : le son des pelles traînées sur le sol, les cris des mouettes, les châteaux de sable, la dégustation de babeluttas et bien sûr le ballet des cuistax sur la digue.

Un petit garçon, pédalant derrière moi me heurte le bas des jambes, heureusement à vitesse très modérée. Plus de

peur que de mal. Son père, qui le suit, ne s'arrête même pas pour vérifier que je ne suis pas blessée.

Je poursuis ma promenade une bonne heure, puis m'arrête pour boire une tasse de thé sur l'une des nombreuses terrasses face à la mer. Le serveur arrive, chargé d'un énorme plateau rempli de verres destinés à une table proche de la mienne. J'attends qu'il vienne prendre ma commande, mais il m'ignore et repart vers les cuisines. J'ai le temps. Je suis là pour la journée et je profite de la vue sur le manège des mouettes qui s'empressent de récupérer le moindre relief de nourriture susceptible de leur servir de repas.

Bientôt, le garçon réapparaît pour servir une autre table. À nouveau, il fait mine de ne pas me voir. Je tente un discret « monsieur, s'il vous plaît », mais je n'arrive pas à capter son attention. Après une troisième tentative, je me lève agacée et quitte la terrasse en tentant de montrer mon mécontentement. Sans succès. Il est déjà en train de servir d'autres clients.

Je m'empresse alors de descendre sur la plage et me dirige vers la mer. Je marche un long moment le long de l'eau. Le spectacle est habituel. Des enfants construisent un château de sable voué à disparaître dans les heures qui viennent puisque la marée est en train de monter. Au loin, j'aperçois un attroupement. Je m'approche et découvre la présence d'un phoque sur la plage. Venu se reposer avant de repartir en mer, l'animal regarde la plage, l'air étonné.

Depuis peu, la ville d'Ostende réserve un emplacement pour les phoques. La plage y est ceinturée, l'accès interdit et les chiens présents aux alentours doivent être tenus en laisse. Curieuse, je m'avance.

Ce phoque-ci a des allures de misophoque. Il préfère se reposer seul loin des plages réservées à ses congénères. Un étrange individu intervient pour éloigner les curieux. Il s'adresse personnellement à chacun des badauds, leur explique l'importance de ne pas perturber l'animal et les prie de s'en aller au plus vite.

Je suis la seule promeneuse à laquelle l'homme ne s'adresse pas un seul instant. Je repense à la scène sur la terrasse et à l'incident du cuistax. Je revois aussi les passagers qui étaient avec moi dans le train jusqu'à Ostende. Aucun ne m'a regardée, souri ou adressé la parole.

Comme si j'étais devenue invisible pour toutes ces personnes. Je quitte la plage, remonte sur la digue, marche sans savoir où aller.

Je n'ose plus m'adresser à personne de peur d'être confrontée à d'autres circonstances où je comprendrai que je suis devenue imperceptible.

Je songe à l'anneau de Gygès, ce fameux mythe de Platon que j'ai enseigné pendant des années. J'aimais discuter avec des adolescents pour savoir ce qu'ils s'autoriseraient à faire si d'aventure, ils devenaient invisibles. Pour ma part, je décide de téléphoner à une amie qui habite Os-

tende, même si je ne la fréquente plus très souvent. La vie nous a éloignées pour diverses raisons, mais j'espère qu'elle acceptera de me voir pour dissiper l'angoisse qui m'étreint à présent. Elle répond tout de suite à mon appel. Mes propos sont confus, mais elle sent ma détresse et me propose de la retrouver devant le casino. Une fois sur place, je patiente une demi-heure avant de la voir arriver de loin. Elle me fait un signe de la main, je cours vers elle, puis très émue, lui saute au cou avant de déclarer :

— Tu m'as vue. Je suis soulagée.

— Qu'est ce qui t'arrive ? Je ne t'ai jamais vue dans cet état.

— J'ai eu l'impression que j'étais devenue invisible.

— Comment ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Je lui explique alors les incidents qui ont émaillé ma journée, depuis mon arrivée.

— Les passagers qui étaient à côté de toi dans le train, étaient-ce des hommes ou des femmes ?

Je réfléchis un instant avant de répondre :

— Uniquement des hommes.



Elle éclate alors de rire, avant de m'expliquer :

— Tu es un peu en retard, ma chérie. Un jour ou l'autre, toutes les femmes constatent qu'en vieillissant, elles deviennent invisibles pour les hommes, dans l'espace public. Toi, si je ne m'abuse, tu viens d'avoir septante ans. Tu as de la chance de n'avoir rien ressenti avant. Rassure-toi. Bientôt, les hommes te percevront comme une gentille mamie et t'offriront leur attention dans différentes circonstances. Du moins, si le pei est bien élevé !

Nous rions, puis je l'invite à aller boire un verre, car il commence vraiment à faire douf sur cette digue.

Michèle Peyrat

Une heure avec Einstein

Je ne sais plus comment je suis arrivé là. Peut-être un rêve, peut-être un souvenir d'un autre temps. Je le découvre, assis dans un vieux fauteuil de cuir brun, les mains croisées sur les genoux, le regard vif sous ses cheveux indisciplinés : Albert Einstein. Pas le mythe, pas le génie de manuels scolaires, mais l'homme, de nouveau vivant, toujours attentif.

D'un geste mesuré, il m'invite à m'asseoir en face de

lui, dans ce lieu sans murs, une pièce suspendue dans le silence.

— Je n'ai aucune formation scientifique, dis-je pour rompre le silence. Je suis juste un être humain. un citoyen qui aimerait vous poser quelques questions...

— Alors nous partons du bon endroit, sourit-il. La science est un moyen, pas un but. Ce qui compte, c'est ce que l'homme devient. Je vous écoute.

— Si vous aviez 20 ans aujourd'hui, en 2025, qu'est-ce qui vous passionnerait ?

Il penche un peu la tête, comme s'il cherchait à entendre une musique lointaine.

— Je crois... que j'irais là où l'homme cherche encore à se comprendre : la conscience, l'intelligence, l'esprit humain. L'intelligence artificielle, peut-être, mais surtout ce qu'elle dit de nous. Le problème aujourd'hui n'est pas ce que nous savons, mais ce que nous faisons de notre savoir.

Il marque une pause, puis ajoute :

— Ce n'est pas l'univers extérieur qui me fascinerait le plus, mais le monde intérieur. Ce mystère. Ce désordre. Cette lumière.

— Et parmi les grands penseurs, qui auriez-vous aimé rencontrer ?

Il regarde au loin, voyant des visages apparaître devant lui.

— Spinoza, bien sûr. J'aimais sa vision d'un Dieu qui ne juge pas, mais qui est dans chaque chose, dans chaque loi de la nature. Peut-être Hannah Arendt, pour sa lucidité face à la banalité du mal. Gandhi, pour son courage tranquille. Je l'ai rencontré une seule fois. Il est entré sans bruit, vêtu de blanc, les pieds nus, comme s'il venait d'un autre monde, ou peut-être du nôtre tel qu'il devrait être. Nous n'avons pas parlé longtemps. Il m'a regardé avec une tendresse grave et m'a dit : « Continuez à chercher la vérité. Mais souvenez-vous : elle n'a de valeur que si elle est portée avec bonté. » Je n'ai pas su quoi répondre. J'ai simplement incliné la tête. Quand il est reparti, j'ai eu l'impression qu'il emportait avec lui une part du silence. Mais aussi une lumière discrète, qui ne m'a jamais quitté. Les nouvelles générations ont sans doute du mal à croire qu'un tel homme ait jamais existé, en chair et en os, sur cette Terre.

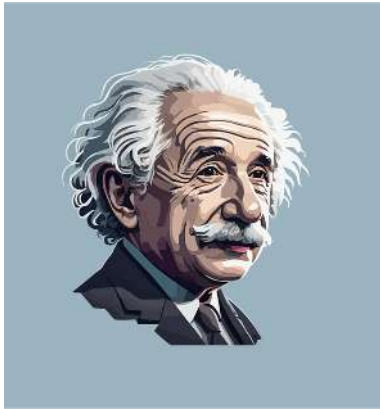
Puis, plus doucement, le grand scientifique reprend :

— J'aimerais aussi rencontrer ceux que personne ne nomme : les rêveurs, les enfants, les justes inconnus qui œuvrent sans gloire. Je crois en eux plus qu'en bien des généraux ou des savants.

Je réfléchis aux paroles que j'entends, avant d'oser une nouvelle question :

— Avez-vous connu des moments de solitude, de doute ?

Le visage du grand homme se ferme. Il soupire.



— Toute ma vie, j'ai été un peu en dehors. À l'école, je ne comprenais pas qu'on m'oblige à répéter sans penser. Quand j'ai quitté l'Allemagne, ce fut un exil du cœur. Après la bombe, j'ai douté : la science que j'aimais servait à détruire.

Il pose une main sur son cœur.

— Mais la solitude enseigne. Si vous y semez des questions sincères, elle vous rendra des réponses vraies.

Après avoir suspendu sa parole quelques instants, il ajoute :

— Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal, mais par ceux qui les regardent sans rien faire. Ces gens inactifs sont les plus nuisibles.

— Et que diriez-vous à ma génération ? À nous qui vivons entre crises, peurs, révolutions ?

Son regard s'éclaire, il brille d'une sorte de foi intense.

— Je vous dirais ceci : n'attendez pas des sauveurs. Ne croyez pas que le monde changera sans vous. Agissez, même doucement. Cherchez la vérité et aimez ceux qui ne la voient pas encore. Refusez la haine. Refusez la facilité. Soyez courageux, sans violence. Lucides, mais pas cyniques. Et n'oubliez jamais de rester humains. C'est la seule chose qu'aucune machine ne pourra jamais faire mieux que vous.

Je ne vois pas passer le temps de notre échange. Quand je me lève, il me tend la main, avec cette chaleur qui ne s'explique pas.

— Merci Monsieur Einstein de m'avoir reçu, dis-je en guise d'au-revoir.

— C'est moi qui vous remercie. Il faut toujours parler avec ceux qui cherchent, ils éclairent l'avenir.

Le silence revient, l'étoile s'éloigne après avoir émis sa lumière.

Une parole du savant, glissée au milieu du bavardage, m'interroge sur le monde qui nous cerne :

— Ce qui compte ne peut pas toujours être compté, et ce qui peut être compté ne compte pas toujours.

Aubin Féret

Plus on est de fous, plus on écrit

Migration estivale

Nous allions camper au bord de la mer, sans perdre une seule journée du mois d'août, de son festin de soleil et d'air marin. Nous partions tôt pour trouver, à l'ouverture du camping, une place ombragée et calme, condition d'un séjour réussi.

D'abord, on rédigeait une liste d'objets qui allaient constituer des piles jusqu'au démarrage attendu.

Puis, la voiture était affrétée. Sur la galerie de toit et le coffre, la lourde tente, table et pliants, bouteille de gaz, réchaud et paravent d'acier. Matelas gonflables, volumineux duvets et linge, comblaient toutes les parties vides de l'habitacle, si bien que j'avais du mal à voir le paysage. Si je râlais, un « nous aussi, on est serré » me ramenait à la raison.

Les équipements actuels privent les campeurs de l'aspect migratoire et aventureux qui faisait le charme insolite du camping d'autrefois.

Enfin ! Le bonheur retrouvé de la mer si vaste, chantante et dansante, à l'écume fraîche chatouillant les pieds.

Joëlle Caujolle

Une chance

Vacances d'été à la mer. Elle est épuisée. Le cadet geint dans sa poussette. Il est fatigué, barbouillé de la tête aux pieds des reliefs d'une crème glacée. Le deuxième traîne sa pelle derrière lui. Il peine à marcher. Il râle une fois encore. Il a oublié d'enlever le sable de ses chaussures.

L'ainé a terminé sa glace. Il hésite à prendre les biscuits détenus par le cadet qu'il ne cesse d'envier. Il connaît la chanson. Le petit va pleurnicher. La mère va se fâcher.

Agrippée à la poussette, elle songe au bain à donner, au dîner à préparer, à la semaine de vacances qui s'écoule.

Soudain, leur équipage croise une vieille dame qui s'arrête, les observe avant de déclarer :

— Oh madame, vous vivez vos plus belles années. Quelle chance vous avez !

Michèle Peyrat

